

Christian Soleil

# Allô, c'est Barbara, la chanteuse !

*Une évocation de la « longue dame brune »*



CS 2014





*A ma mère, Liliane,  
qui me fit découvrir Barbara,*

EXTRAIT



## Introduction

Il y a d'abord la voix de la mère. Une voix claire, nerveuse, enjouée, dont on devine pourtant que la gaieté cherche à voiler l'exaspération devant l'engluement du quotidien : les courses, le ménage, la vaisselle, la cuisine. Une voix qui voudrait s'envoler, libre, sur un tapis-volant, comme dans les rêves de petite fille ou les contes que l'on dit aux enfants. C'est la voix du gospel, la voix des esclaves qui peuplèrent l'Amérique il y a quelques siècles, la voix des clandestins qui prennent la France pour une terre d'asile, la voix de la Lili de Pierre Perret. Une voix qui se donne pour donner du courage, pour rompre la tentation du silence, pour chasser l'attrait de la mort, où sont ceux que l'on aime. Sauf qu'il n'y a là aucun esclavagiste. Seulement la vie, l'habitude, la société, le système, un certain regard sur le monde et sur soi.

La voix vient de la cuisine, qui jouxte ma chambre. Les fenêtres sont ouvertes sur un paysage de toits, de

tuiles, de zinc, de cheminées de briques, d'antennes de télévision : panorama anarchique où règne cependant un ordre, une plénitude, l'immobilité lourde de l'été. On est en juillet. Il règne un grand soleil qui projette sur la ville une lumière irréaliste. On sait d'avance que ces instants sont condamnés. Mais ne reste-t-il pas toujours quelque chose de l'injonction de ces beaux moments ?

C'est les vacances. Du temps pour soi. Une chambre à soi, à l'aube de l'adolescence. Un palais de cristal sur le point de se briser. La tension de l'œuf que le bec va exploser. Cet instant bref et dense qui précède le chaos d'où naîtra un nouveau monde. Et la voix chante, se déroule, monte et descend, remonte et redescend. Fouille ses propres tripes. Lutte contre les souvenirs. Se raccroche au passé dont elle aimerait s'extirper, cette gangue dont il faudrait s'extraire. Le passé la domine, l'aspire, la happe. Sans doute y avait-il, avant cela, une autre voix, celle d'une autre mère, éteinte il n'y a pas si longtemps. Déjà un manque, dont les suivants ne sont que les échos. De génération en génération ?

Il y a de l'exaspération dans cette voix, une intensité croissante, un appel au secours. Je le sais sans le comprendre. Intuition. Je l'entends. La voix relaye celle de la radio qui déverse ses décibels dans la cour, dans la petite rue derrière l'immeuble, dans la torpeur de cette après-midi d'été. Une voix en tous

points semblable, dont la douceur profonde, sans illusion, cède la place à une sécheresse artificielle, celle des fragiles qui voudraient se croire forts. Une voix qui ronronne, qui roucoule et qui claque, une voix de sabre et de soie, une voix prisonnière qui chanterait la libération, une voix qui ironise, qui rit comme on hurle, qui danse comme on prierait. Un appel à dieu, mais lequel ? Un appel au père : parti.

Quand la tension devient intenable, je me précipite à la cuisine. « C'est qui, qui chante ? ». Ma mère lève le nez de son ouvrage, me reconnaît, réintègre le temps présent : « C'est Barbara ! »

Barbara. Un nom qui gronde et qui résonne, qui roule et sonne comme un torrent charriant au fond de son lit des cailloux et des boues que sa clarté céleste ne laisse guère entrevoir. Un nom charnière qui réunit et qui oppose la pureté et l'impureté. Il y a de la lutte dans ce nom, de la lutte rentrée, intérieure, une énergie qui se consume et se ronge comme un soleil retourné sur soi. Un élan freiné. Un envol foudroyé. Est-ce un hasard si la chanson qui claque s'intitule *Moi, je m'balance* ?



## Premier album

Je me souviens très bien de mon premier disque de Barbara. C'était un album enregistré en public. Je suis sorti du lycée et, avec l'argent gagné à donner des cours de guitare classique dans une école de musique, j'ai couru jusqu'au Monoprix situé en centre-ville. Il ne pleuvait pas encore, mais le ciel était chargé. L'été n'était pas très loin mais il se faisait attendre. Dans quelques jours, il éclaterait en bouquets de soleil. On était encore à l'époque des vinyles. J'avais quinze ans.

Dès mon retour à la maison, je me suis réfugié dans ma chambre, un monde de livres, de disques, d'amitiés artistiques parmi lesquelles Barbara n'allait pas tarder de figurer dans le peloton de tête. J'ai posé délicatement le disque sur le plateau de la chaîne, je me suis allongé sur mon lit, j'ai fermé les yeux. J'étais encore très jeune. Je sentais pourtant confusément que la voix déjà fatiguée me parlait de moi, qu'elle racontait ma vie, qu'elle m'accompagnerait au long de

cette illusion tragi-comique qu'on appelle l'existence. Elle allait m'apprendre à la vivre sans attachement, comme un morceau de zan bleu qu'on laisse fondre sous la langue. Au bout d'un moment, il n'y a plus rien, et on ne s'en est pas rendu compte.

Le temps approchait où j'allais partager ma vie, l'offrir à cœur ouvert, partager la voix aussi, forcément, comme un pain divin démultiplié.

## Pantin

Cette année-là a vu l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République française. A Paris, il y a eu une série de concerts qui méritent d'être marqués d'une pierre blanche pour Barbara : celle qu'elle donna sur le site de l'Hippodrome de Pantin. Un moment extraordinaire de véritable communion avec son public. Trois semaines et demie de ferveur quasiment religieuse devant cette grande prêtresse de l'amour, de la tendresse, de la bonté.

Chaque soir, Barbara rendait hommage à son « homme à la rose », dont on voulait alors croire qu'il allait enfin « changer la vie », promesse rimbaldienne actualisée par une campagne extatique... C'est la chanson *Regarde* :

*Regarde !*

*Quelque chose a changé*

*L'air semble plus léger,*

*C'est indéfinissable*

*Regarde !*

*Sous le ciel déchiré,  
Tout s'est ensoleillé,  
C'est indéfinissable.*

*Un homme,  
Une rose à la main,  
A ouvert le chemin  
Vers un autre demain.*

*Les enfants,  
Soleil au fond des yeux,  
Le suivent deux par deux,  
Le cœur en amoureux...*

Il était invraisemblable, à cette époque, d'imaginer que Barbara, presque sans communication, sans apparition télévisée, puisse remplir l'hippodrome de Pantin. Elle avait dépassé la cinquantaine et n'avait même pas songé à « rajeunir » son image. Même look, même timbre de voix malmené par l'âge et la maladie, même répertoire dépourvu de toute velléité de « faire à la mode ». C'était un véritable coup de folie comme elle seule en était capable. Un pari impossible. Barbara avait aménagé l'espace à son goût. Tout était recouvert de rouge. Sa loge-roulotte était plantée aux côtés du chapiteau, comme un hommage aux gens du cirque. Symbole de sa vie nomade sur les routes de France, pour se jeter dans les bras de « son » public.

Le projet, dès le départ, avait beaucoup fait gloser dans les milieux parisiens. On pariait sur un échec. Cette fois, c'était impossible. Le public ne serait pas au rendez-vous. Barbara courait à l'échec. C'était bien sûr mal connaître l'amour que ce public-là portait à la « longue dame brune ». Barbara avait beaucoup manqué pendant toutes ces années. Ses dernières apparitions dataient de la fin des années 1970 à l'Olympia. Bien sûr, on avait écouté ses disques. Ils avaient beaucoup tourné. Les diamants allaient chercher les sons au fond des sillons dont ils s'abreuyaient. Volontairement ou non, recluse dans sa maison-jardin de Précy, Barbara avait peu à peu construit un manque. Aussi, son public avait été ravi de la nouvelle. Voilà qu'elle remontait sur scène ! Le chapiteau comptait près de 2.500 places : elles avaient été prises d'assaut chaque soir.

Un public bigarré s'était pressé à Pantin. On y retrouvait certains de ses premiers admirateurs du temps du cabaret de l'Ecluse. C'était dans les années cinquante. Mais il y avait aussi des jeunes par centaines, les derniers-nés des passionnés, ceux qui avaient une vingtaine d'années et découvraient sur le tard cette présence faite d'émotion pure, de générosité, de don de soi. La sincérité de Barbara ne faisait pas de doute pour eux. Sa démarche était sans artifice. Elle se donnait tout entière parce que c'était pour elle le seul moyen de se sauver. Elle ne maîtrisait rien vraiment, malgré les répétitions, malgré le métier, la technique, l'expérience.

Quand ce n'était plus tenable, elle se retirait à Précý et ne voyait plus personne. Le temps de recoller les morceaux, de se reconstruire.

A Bercy la magie avait donc opéré. Je me souviens du concert un soir de novembre, je ne sais plus lequel. Une véritable fusion entre Barbara et son « amant de mille bras ». L'apogée de sa carrière. Il lui était impossible de quitter la salle. Nous ne voulions pas la laisser partir. Les rappels se prolongeaient des heures durant. Nous chantions tous jusqu'au cœur de la nuit, serrés les uns contre les autres. L'émotion à l'état pur, je vous dis. L'atmosphère était pleine d'amour. Une religion laïque. Nous entonnions ses refrains dans la nuit parisienne, dans les rares taxis disponibles, dans des chambres d'hôtels.

Sur l'avenue Jean Jaurès, en quittant Bercy, je reprenais en chœur les chansons de Barbara, ce soir de novembre 1981. Je connaissais chaque tressaillement de cette voix miraculeuse, chacune de ces fêlures dont elle commençait de faire une ornementation. Jamais jusqu'alors Barbara n'avait connu une telle ampleur. Son succès dépassait tous les poncifs. Elle avait touché plus qu'une corde sensible. Elle avait allumé des étoiles, ouvert la fenêtre des rêves d'avenir : nous étions jeunes, nous étions beaux, nous étions victorieux. Barbara épousait son époque : jusqu'en 1983 François Mitterrand allait appliquer plusieurs dizaines de ses 110 propositions, Hervé Guibert publiait ses premiers

romans aux éditions de Minuit tandis que le journal *Le Monde* distillait sa petite musique en marche dans ses articles sur le cinéma et la photographie. C'était la période de tous les possibles. Rien ne nous était interdit. Une nouvelle libération.

Au cœur de tout ce mouvement, Barbara représentait pour nous une force. Une vigilance. Un roseau qui plie mais jamais ne se brise. Impossible de vaciller. Dans *L'Homme en habit rouge*, elle pouvait rappeler Edith Piaf par sa démesure et son aplomb onirique.

*Il venait*

*Je ne sais,*

*D'ici là-bas de n'importe où de nulle part,*

*Et d'ailleurs*

*On s'en fout.*

*Nous on l'avait appelé l'homme en habit rouge...*

Mais Barbara c'était aussi la puissance presque virile, un cri à la Jacques Brel dans la dénonciation violente de *Perlimpinpin* :

*Pour qui comment quand et pourquoi ?*

*S'il faut absolument qu'on soit*

*Contre quelqu'un ou quelque chose :*

*Je suis pour le soleil couchant*

*En haut des collines désertes ;*

*Je suis pour les forêts profondes.*

*Car un enfant qui pleure,  
Qu'il soit de n'importe où,  
Est un enfant qui pleure.  
Car un enfant qui meure,  
Au bout de nos fusils,  
Est un enfant qui meure.*

Voilà Barbara passionaria, remplie d'une fougue révolutionnaire, repart contre la barbarie : un cri pour l'enfance sacrifiée, une lame de fond qui emporte tout son public et provoque adhésion à ses causes et applaudissements. Comment ne pas la suivre dans ses doux combats de femme qui aime ? Et que dire de ces plus de deux mille présences accrochées éperdument au silence pour ne rien perdre de la délicatesse de *Drouot* ou de *Marienbad* ? L'écoute est ténue et perceptible. Le public est suspendu aux lèvres qui lui font face. Les arrangements les plus sobres imposent à la foule un irrépressible sentiment de tendresse. Un ravissement respectueux l'emporte quand Barbara, face à son piano adoré, débute ses envoûtements. Un frisson parcourt l'assistance qui découvre une nouvelle version bouleversante et fragile de la chanson mythique *Nantes* :

*Il pleut sur Nantes.  
Donne-moi la main.  
Le ciel de Nantes  
Rend mon cœur chagrin.*

*Un matin comme celui-là,  
Il y a juste un an déjà  
La ville avait ce teint blafard  
Lorsque je sortis de la gare.  
Nantes m'était alors inconnu.  
Je n'y étais jamais venu.  
Il avait fallu ce message  
Pour que je fasse le voyage...*

Plus tard encore, la reprise de *La petite fille et le père Noël*, un hommage à Georges Brassens qu'elle avait chanté à ses débuts et dont elle illuminait la première partie à Bobino en 1964, rendait hommage à l'auteur-compositeur-interprète qui nous quittait à la même époque.

Le spectacle a donné lieu à un enregistrement lors des trois premières soirées, les 28, 29 et 30 octobre, lors de la matinée du 1<sup>er</sup> novembre et lors de la « dernière » mémorable du 21 novembre 1981. C'est ce soir-là que, réapparaissant dans une sorte de peignoir multicolore après de multiples rappels, une grande feuille à la main, Barbara entonna sa fameuse chanson *Pantin*. La chanteuse, émue par ces instants uniques, avait composé cette chanson comme un cadeau à son public :

*Pantin espoir,  
Pantin bonheur,  
Oh, qu'est-ce que vous m'avez fait là ?*

*Pantin qui rit,  
Pantin j'en pleure,  
Pantin, on recommencera.*

Barbara marquait les lieux de son empreinte. Là, dans quelques mois, Jack Lang, Ministre de la Culture, allait faire ériger le premier Zénith. Pantin est désormais éternel. Un moment de la mémoire collective de tous ces amis de Barbara, qui étaient aussi des amis de la vie, de l'espoir, des premières fraises des bois, de la rosée dans le petit matin, des vagues déchirées et des vaisseaux désormais fantômes.

## Barbara à St Étienne

Au début des années 80, Barbara donna un concert dans ma ville de province. Je fus sans doute l'un des premiers à acheter un billet, des mois à l'avance. La chanteuse avait insisté pour que le prix des places n'excède pas 50 francs. A la même époque, Yves Montand, homme de gauche, ne proposait pas d'entrée à moins de 200 francs. La veille, Barbara avait annulé un concert à Grenoble parce que la scène n'avait pas les dimensions annoncées dans son contrat. La presse la disait exigeante, capricieuse. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Mais j'attendais ce moment depuis des semaines. Je ressentais à son approche une étrange excitation, la certitude que ces instants figureraient parmi les plus mémorables de ma vie. Bien sûr, cela peut sembler étonnant à celui qui vit sa vie comme une fiction. Mais les instants les plus mémorables, ceux dont on se souvient précisément des années plus tard, ceux qu'on peut

rappeler rien qu'en fermant les yeux, ne sont-ils pas souvent secondaires dans notre biographie ? Je vivais déjà en harmonie avec ces flux de conscience qui nous portent et nous emportent sans que nous n'y puissions rien.

*Nous ne nous appartenons pas.*

*Nous ne décidons rien de notre vie.*

*Nous sommes tous les otages des forces qui nous animent, qui nous dirigent, qui nous ordonnent.*

*Nous devons obéir.<sup>1</sup>*

J'entrai dans ce premier concert de Barbara avec la ferveur des convertis. La chanteuse savait ménager ses apparitions. Elle devenait l'Apparition. La longue introduction jouée par ses musiciens faisait penser à une pulsation cardiaque qui irait s'accéléralant, tandis que le volume montait. Il n'en fallait pas plus pour que la salle se figeât dans l'expectative de l'entrée de la déesse. Elle s'y entendait pour donner tout en mettant ses distances. L'obscurité totale. Le silence habité par la musique qui enfle, qui occupe tout l'espace. Et nous qui grandissons aussi, qui oublions nos vies, qui mourons à nous-mêmes pour renaître dans un monde d'amour et de beauté. C'est un moment d'intensité dramatique. Il va bien se passer quelque chose, mais le public sait à peine quoi. Les spectateurs ont oublié.

---

<sup>1</sup> Extrait de Lily Passion.